CONRAD

L'enfant imaginaire



Champs essais

Extrait de la publication

CONRAD STEIN L'enfant imaginaire

Pour Conrad Stein, la psychanalyse concerne quiconque s'intéresse à ses productions psychiques, à ses rêves, à ses souvenirs, aux résonances de ses lectures. Il fait d'elle, de manière innovante et singulière, l'espace d'une «double rencontre» entre le patient et l'analyste. Cette architecture donne sa spécificité à la séance et mène, grâce à la capacité acquise par le psychanalyste au long de sa propre analyse, à la reconnaissance de l'œuvre produite par le patient: «Une telle œuvre est une œuvre imaginaire au sens où elle ne saurait prendre forme qu'en ses avatars: enfant représenté dans la pensée par l'enfant qu'on a été aussi bien que par l'enfant qu'on désirerait avoir, elle est un enfant imaginaire.» Cette œuvre imaginaire a une réelle valeur créatrice, car la parole du patient, relayée par celle de l'analyste, permet au premier de s'approprier sa propre histoire et de se construire en tant que sujet.

Ainsi, *L'Enfant imaginaire* découvre les modalités de la transmission en psychanalyse et éclaire en même temps les particularités de la situation analytique (régression, transfert, complexe d'Œdipe, complexe de castration).

La parole, en ses effets d'interprétation, d'accomplissement de la satisfaction et de retentissement sur le processus de l'analyse, occupe une place privilégiée dans cet ouvrage qui a marqué la littérature psychanalytique et dont chaque nouvelle lecture révèle des aspects inédits.

Conrad Stein (1924-2010) a tenu une place éminente dans le mouvement psychanalytique. En 1967, il créa avec Piera Aulagnier la revue *L'Inconscient*, puis fonda la revue *Études freudiennes* en 1969 et l'association éponyme en 1982. *L'Enfant imaginaire* (1971) est son premier livre. En 2011 paraît aux éditions Aubier un volume posthume, *Le Monde du rêve, le monde des enfants*, qui restitue la rigueur et la variété de sa pensée.

En couverture: Pablo Picasso: Portrait de Paulo, circa 1922. © Succession Picasso 2011, collection particulière.

Flammarion

L'ENFANT IMAGINAIRE

Du même auteur

La Mort d'Œdipe, Paris, Denoël, 1977 Aussi je vous aime bien, Paris, Denoël, 1978 Les Érinyes d'une mère. Essai sur la haine, Quimper, Calligrammes,1987 Le Monde du rêve, le Monde des enfants, Paris, Aubier-Flammarion, 2011

Conrad Stein

L'ENFANT IMAGINAIRE

Champs essais

Extrait de la publication

© Flammarion, 2011. Cet ouvrage a initialement été publié par les éditions Denoël en 1971. ISBN : 978-2-0812-4885-4

Maturité, actualité, intemporalité : telles sont les caractéristiques de *L'Enfant imaginaire*. Maturité désigne le moment de l'écriture du livre pour son auteur qui, à l'époque, avait à peine dépassé la quarantaine. L'actualité est une qualité de l'ouvrage où, quarante ans après sa première édition, se lit la vivacité d'une conception à la fois rigoureuse et originale de la psychanalyse.

Quant à l'intemporalité du livre, elle se dégage des nombreux fragments de séances, issus de sa propre pratique que Conrad Stein livre et qui, aujourd'hui comme hier, viennent illustrer l'émergence des productions de l'inconscient dans la situation analytique. La notion d'intemporalité reste attachée à l'inconscient, depuis qu'en 1915 Freud lui assigna cette qualité. Sa reviviscence dans le contexte de *L'Enfant imaginaire* renforce l'actualité du propos.

En 1973, Nicolas Abraham, dans la revue *Critique*, compara le livre à la visite d'un laboratoire, avec réception et accueil du visiteur par un chercheur qui lui montre son cheminement. La comparaison a plu à Conrad Stein.

Il est vrai que dans *L'Enfant imaginaire* l'expérience tient une place centrale. L'auteur y prend son lecteur à témoin du vif de son engagement dans la psychanalyse. La métaphore du laboratoire peut néanmoins surprendre. Trop déshumanisante, peut-être, ce en quoi elle

serait en contradiction avec le propos d'une psychanalyse. Pour en saisir les limites, la portée et le sens, il est nécessaire de rappeler la définition que donne Conrad Stein de cet enfant dont l'avènement est le fruit de la cure.

« Toute l'expérience que je puis en ce moment embrasser par la pensée, écrit-il, concourt à me persuader que l'entrée dans l'analyse, quelle que soit la personnalité de l'intéressé, et quelles que soient ses apparentes motivations, relève du souci de faire reconnaître par un tiers une œuvre qui ne serait autre que la propre personne de son créateur. [...] elle [l'œuvre] est un *enfant imaginaire* ¹. »

Que la cure, dans son aspect créateur, puisse s'inscrire dans la représentation d'un laboratoire, cela va presque de soi. Mais est-ce compatible avec la thématique de *L'Enfant imaginaire*? Ne nous préparons pas à lire ce livre comme on visiterait un laboratoire où, comme ceux qui existent de nos jours, on prépare des fécondations *in vitro* préalables à la gestation d'un nouvel enfant.

Sans doute l'idée de la recherche a-t-elle guidé la comparaison avec un laboratoire. La rigueur alliée au talent confère en effet à l'écriture de Conrad Stein une dynamique dans laquelle la quête du chercheur ne se dément pas. Mais, plus qu'un laboratoire, la situation analytique, univers ordonné par le rythme régulier des séances et par le transfert, apparaît comme le lieu unique d'une gestation *in vivo* pour la construction d'une enfance qui s'accompagnera de changements dans la vie quotidienne.

Le patient y fait l'expérience inédite d'une parole, la sienne, qu'il fait entendre plus ou moins librement à son psychanalyste, selon sa disposition ou en fonction des enjeux du contenu de ce qu'il dit.

^{1.} Voir p. 377.

La transformation se révèle inhérente à l'œuvre psychanalytique, inhérente au travail qui s'effectue au fil des séances. Elle mène le patient, qui a pu se croire jusqu'alors témoin relativement passif de son histoire, à occuper une position de sujet parlant, de sujet de ses souhaits. Une position dont, plus tard dans son œuvre, l'auteur dira qu'elle a la valeur d'un rêve de conquête à la faveur duquel le patient se fait « l'ordonnateur de son destin ¹ ».

La transformation : c'est aussi le titre que Conrad Stein regrettait de ne pas avoir donné à l'un de ses ouvrages, intitulé *Aussi je vous aime bien*².

Dans L'Enfant imaginaire, nombreux sont les mouvements qui décrivent ce processus de transformation. Précisons qu'aucune intention directe n'y préside ou ne l'inaugure. Les tours et détours par lesquels l'enfant imaginaire advient dans la cure procèdent principalement du travail conjoint qu'opèrent le patient et son analyste, quelle que soit la dissymétrie de leurs positions respectives. « Et je crois, précise l'auteur dans les dernières lignes du livre, que les séances du patient ont les meilleures chances de déboucher sur sa psychanalyse si elles sont pour son psychanalyste le lieu privilégié de la poursuite de la sienne³. » Ce point de vue, exigeant certes, puisqu'il met en avant les points aveugles du psychanalyste sur lesquels s'organisent de part et d'autre les résistances à la poursuite du travail, a pu paraître subversif, sinon provocant. Cela revenait à méconnaître la dimension architecturale de la cure selon Conrad Stein, et la rigueur doublée d'authenticité et de loyauté qui

^{1. «} Effet d'offrande, situation de danger », séminaire du 7 mai 1987, in *Le Monde du rêve, le Monde des enfants*, Aubier, 2011.

^{2.} Aussi je vous aime bien, Paris, Denoël, 1978.

^{3.} Voir p. 400.

préside à la rencontre entre le patient, maître d'œuvre, et son analyste, maître d'ouvrage en incessant questionnement.

Maître ou supposé maître d'une œuvre dont la progression est aléatoire plus que linéaire, le patient est mobilisé par sa souffrance sans prendre la mesure de la source pulsionnelle qui l'alimente. Conrad Stein la voit relever simultanément du narcissisme et du masochisme. deux forces antagonistes qu'il définit comme les deux constantes de l'analyse. Ce sont, note-t-il, « les plus sûrs soutiens de la cure et en même temps les plus sûrs obstacles à sa terminaison 1 ». Le paradoxe mérite quelque explication. Il ne s'agit pas du masochisme du patient au nom duquel il trouverait son plaisir dans le déplaisir, mais, de facon plus essentielle, de « la reconnaissance » de l'économie des mouvements masochistes s'adressent au psychanalyste. En sollicitant son intérêt, par exemple, ou son inquiétude, peut-être même son déplaisir. Le patient, pour Conrad Stein, se laisse alors animer par la « notion d'un but à atteindre dans un temps futur ». But qui revient, d'une façon ou d'une autre, à se « proposer pour être un objet manquant », et à se rendre maître de la personne de cet autre. Un mouvement où s'accomplit inconsciemment son narcissisme. « Ayant su lui manquer, écrit Stein, comment le patient ne se rendrait-il pas maître de l'intérêt du psychanalyste²? » La position ambiguë du patient vis-à-vis de la personne et de la parole de son psychanalyste retient longuement l'attention de l'auteur. Elle fait l'objet d'un chapitre intitulé « Le malaise dans la situation analytique ». « On conçoit aisément, écrit-il, qu'elle [la parole] soit de nature à impliquer le praticien dans la situation analy-

^{1.} Voir p. 31.

^{2.} Voir p. 38.

tique de manière telle que sa compétence doive relever d'autre chose que de l'acquisition d'une technique ¹. » En laissant poindre les limites de la technique, l'auteur pose du même coup le principe de la singularité de toute cure et de la créativité qu'elle exige de part et d'autre.

L'actualité de L'Enfant imaginaire se comprend davantage. Elle tient à la juste position que recherche Conrad Stein entre sa pratique et la théorie. C'est en cela, d'ailleurs, que réside encore et toujours la spécificité de la psychanalyse. Si elle n'était qu'une théorie, il serait facile de la ranger au nombre des principales œuvres de pensée du XX^e siècle. Si, d'un autre côté, la psychanalyse n'était que l'expression d'une pratique personnelle et des réflexions qu'inspire cette pratique au fil des années, elle se distinguerait mal d'un essai narratif où se liraient des histoires de vie avec les quelques points qui les ont marquées. Au risque, selon Conrad Stein, de se laisser aller « à céder à la résistance qui consiste à s'intéresser à l'anecdote au détriment de la connaissance du processus psychanalytique² ». Anecdote, dans le vocabulaire steinien, désigne ici les détails biographiques, parfois croustillants, qui vont retenir l'attention et masquer l'essence des mouvements inhérents à la vie psychique. Cela ne signifie pas qu'il soit conseillé de faire l'impasse sur les détails. Conrad Stein retient ceux qui provoquent sa surprise ou sa réflexion intérieure pour remonter le fil qui conduit vers un aspect du fonctionnement psychique à l'œuvre dans la séance et qui, parfois, soutient la résistance.

Le processus analytique – son instauration au fil des séances et les moments de son déroulement au cours desquels l'interprétation vient à s'imposer – occupe une place cardinale dans le cheminement de l'auteur et dans

^{1.} Voir p. 29.

^{2.} Voir p. 179.

l'orientation des différents chapitres du livre. Ainsi la lecture reconduit-elle aux principaux concepts freudiens dont Conrad Stein livre une analyse approfondie et surtout rénovatrice, en matière de narcissisme, de masochisme et de transfert, par exemple. Témoignage vécu d'un praticien parvenu à sa maturité, l'ouvrage participe également de la transmission de la psychanalyse. S'y découvrent en effet des clés nécessaires à la conduite de la cure et à l'accompagnement du patient au long de ses séances, de la subtilité des résistances qu'il y déploie et des progrès qu'il y accomplit. La question du transfert et des scénarios qui en dépendent se révèle ici essentielle. Conrad Stein – c'est sa particularité – insiste sur les deux aspects sous lesquels ils se présentent du côté du patient, à savoir le vœu d'être à la fois condamné et séduit par le psychanalyste.

Évoquant le complexe d'Œdipe, tout aussi central, l'auteur, à distance du schématisme habituel, montre comment ses manifestations se nouent sur une ambivalence fondamentale des sentiments.

« En tout état de cause, note-t-il, l'amour et la haine qui affectent la conscience dans l'ambivalence, et qui paraissent relever d'impulsions primaires irréductibles, résultent d'un système d'oppositions multiples au sein du complexe des vœux œdipiens. [...] Ainsi l'ambivalence des sentiments vis-à-vis d'une personne reposet-elle, entre autres conditions, sur le vœu d'être soimême l'objet de sentiments ambivalents de la part de cette même personne [...]. »

Mieux vaut laisser le lecteur découvrir à son tour L'Enfant imaginaire, avancer vers la découverte de thématiques telles que « la constitution du conflit dramatique », « l'actualisation du phantasme de l'inconscient »

^{1.} Voir p. 170.

ou « le triple effet de la parole du psychanalyste ». Ces trois notions, caractéristiques de la pensée de l'auteur et étroitement liées l'une à l'autre en raison de leur dépendance à l'égard de la parole du psychanalyste, sauront éveiller de multiples résonances privées.

La parole du psychanalyste est souhaitée et redoutée dans le même mouvement. Une parole attendue par le patient qui se prend à espérer qu'elle se substituera aux mots qu'il n'ose prononcer et qu'il garde par-devers lui. « C'est, écrit Conrad Stein, une parole magique identique à l'action qu'elle devrait signifier, parole dont la fiction appelle le concept de phantasme de l'inconscient ¹. »

De là part l'idée selon laquelle la parole du psychanalyste est à la fois métaphorique, au sens où elle produit un substitut de soulagement mêlé de satisfaction érotique, et prédicative, au sens où elle désigne le patient comme sujet de son passé ou de son vœu. Elle s'accompagne enfin – troisième effet rarement perceptible avec les deux premiers – d'une sensation de jugement, analogue « à la toute première parole mythique qui aurait signifié quelque chose au patient alors qu'il était tout petit ² ».

Quant à la constitution du conflit dramatique, sa réédition au cours des séances implique souvent une tierce personne, par exemple la femme du psychanalyste qui se substitue dans le transfert à une configuration déjà présente dans l'enfance du patient. L'exemple de la patiente qui, à l'occasion d'une prochaine absence de son psychanalyste, s'étonne d'avoir pensé « Pauvre Mme Stein! » est emblématique de ce type d'éprouvé conflictuel.

Toute une partie du livre traite du complexe de castration que Conrad Stein introduit par une citation de

^{1.} Voir p. 85.

^{2.} Voir p. 67.

Lewis Carroll : « Well! I've often seen a cat without a grin, thought Alice; but a grin without a cat! It's the most curious thing I ever saw in all my life 1! » Humour, sérieux et poésie s'entremêlent dans le choix de cette citation qui reflète également l'esprit de l'ouvrage, et la position qu'adopta Conrad Stein dès 1960 dans un article intitulé « La castration comme négation de la féminité 2 », où, déjà, il affirmait la particularité de ses positions à l'égard de l'un des concepts freudiens en vigueur : l'envie du pénis chez la femme.

Conscient de l'actualité qu'allait garder *L'Enfant ima-ginaire* et de la nouveauté avec laquelle l'intemporalité de l'inconscient s'y trouvait illustrée, Nicolas Abraham estima que le livre témoignait « d'une poésie que seule la psychanalyse peut mettre au jour ³ ».

Conrad Stein, tout au long de sa réflexion, se dévoile pensant, soupesant, réfléchissant au poids des paroles et des silences qui s'élèvent du divan. Il apprécie leur tonalité, leur ambiguïté, leur signification profonde à l'appui de ses lectures de Freud, des critiques, des remarques ou des prolongements qu'elles appellent. Sont également soumises au questionnement les notions auxquelles les praticiens se réfèrent pour la conduite de la cure. Brièvement rappelées en début de chapitre, elles laissent la place aux données de l'expérience propre à l'auteur. Se dessine ainsi une conception à la fois rigoureuse et singulière de la situation analytique au regard des particulari-

^{1.} Voir p. 193 (« Bon, pensa Alice, j'ai déjà vu un chat sans un sourire ; mais un sourire sans un chat! C'est la chose la plus curieuse que j'ai vue de toute ma vie! »).

^{2.} In La Mort d'Œdipe, Denoël, 1977, p. 155-184.

^{3.} Nicolas Abraham : « À propos de L'Enfant imaginaire de Conrad Stein », repris dans L'Écorce et le Noyau, Champs-Flammarion, 1999.

tés du fonctionnement psychique que Freud a mises au jour et qui se retrouvent dans toute cure.

Aucun sentiment inutile ne perce dans cette écriture au demeurant parfaitement sensible. « Fondamentalement, note Conrad Stein, l'analyse n'est affaire ni de scrupules, ni de bons sentiments 1. » On comprend, au fil des pages, qu'il ne s'agit pas tant de respecter une « neutralité », dite « bienveillante » depuis Freud, que d'accorder une écoute attentive aux signes que donne « l'enfant toujours vivant avec toutes ses impulsions » dont Freud découvrit la résurgence grâce à sa méthode d'interprétation du rêve. La redécouverte de cet enfant, du nourrisson que l'adulte porte en lui à son insu, représente pour Conrad Stein l'élément essentiel du travail de chaque psychanalyse. En 1987, date de la deuxième édition de L'Enfant imaginaire, il fait part aux auditeurs de son séminaire hebdomadaire à l'Institut de psychanalyse de Paris d'une pensée qui avait surgi au cours d'une séance et qui le conduisait à en poursuivre le travail avec eux : « J'ai devant moi un nourrisson dans une carcasse d'adulte 2 »

Moments cruciaux de la cure que ceux au cours desquels le patient fait entendre la voix de l'enfant qu'il fut et qu'il retrouve par bribes. Ils organisent le déroulement du fil que Conrad Stein déploie entre ses patients et lui, d'une façon à la fois proche et différente de celle qui mena Freud à la découverte de la sexualité infantile.

À part Freud, Jacques Lacan est le seul psychanalyste contemporain de Conrad Stein nommément cité dans le livre. Il est salué pour avoir « rendu à l'imagination son

^{1.} Voir p. 399.

^{2. «} Effet d'offrande, situation de danger », Avertissement, in *Le Monde du rêve, le Monde des enfants*, Aubier, 2011.

droit de cité dans une psychanalyse qu'étouffait le conformisme pseudo-scientifique 1 ».

Pour ma part, au fil de mes lectures successives, j'ai vu l'homme au travail s'imposer à mon esprit, avec l'idée qu'il avait tout mis de lui dans cette écriture. J'ajouterai que le livre peut également se comparer à la visite d'un jardin structuré, balisé par des haies brise-vent où les espèces protégées enjolivent un paysage qui varie au gré des saisons et des floraisons. Celui du Sud-Finistère où le livre fut achevé et sa deuxième édition complétée.

Danièle BRUN Juillet 2011

^{1.} Voir p. 365.

Première partie LA SITUATION ANALYTIQUE



Chapitre 1

La régression dans la situation analytique

Un usage bien établi veut que tout psychanalyste fasse ses premières armes sous le contrôle vigilant d'un praticien expérimenté. Au cours des entretiens où il rend compte d'une pratique supposée plus ou moins hésitante, il peut arriver que le débutant rapporte une interprétation qu'il a donnée à son patient et que son contrôleur, tout en le félicitant d'avoir fort bien compris ce qu'il est convenu d'appeler, d'un terme assez malheureux, le « matériel » de son patient, lui reproche d'avoir fait part de son interprétation à ce dernier. Il aurait mieux fait de se taire. L'erreur inverse est tout aussi fréquemment dénoncée. Après avoir répondu de manière satisfaisante au contrôleur qui lui demandait comment il avait compris les paroles prononcées par son patient - telles qu'il venait de les rapporter -, l'élève est tout surpris de n'avoir pas de réponse à la question qui tombe aussitôt après : pourquoi diable n'a-t-il pas communiqué son interprétation au patient? Il aurait mieux fait de parler. De telles mésaventures sont monnaie courante durant les séances de contrôle d'un élève considéré comme doué. Quelque chose peut-il être dit de ce qui sépare nos deux interlocuteurs, de cette expérience du psychanalyste qui, à première vue, paraît faite de pure intuition?

L'expérience est celle de l'analyse du transfert, phénomène dont Freud signala l'existence dès ses Études sur l'hystérie, où il nota que « le transfert sur le médecin est la conséquence d'une fausse liaison ». Une patiente qui avait jadis souhaité qu'un homme lui vole un baiser s'avéra un jour inapte à la poursuite du travail analytique, selon l'expression de Freud, et Freud découvrit que cette inaptitude était liée au vœu informulé de la patiente qu'il lui vole un baiser. La représentation de la personne de Freud s'était donc substituée à celle de l'homme jadis rencontré. Vers l'époque où il publiait cette observation, Freud eut l'occasion de réussir pour la première fois l'interprétation complète d'un rêve. Il s'agissait de l'un de ses propres rêves, et ce rêve concernait une de ses patientes, nommée Irma. Ainsi qu'il devait le rapporter quelques années plus tard dans son livre L'Interprétation des rêves, son rêve avait été motivé par son désir de dégager sa responsabilité de l'échec de la cure d'Irma. Il avait proposé une solution à sa patiente, cette solution était la bonne, et l'échec était dû au refus d'Irma de l'accepter. À cette époque, Freud pensait en effet que le devoir du psychanalyste se bornait à proposer la solution, c'est-à-dire l'interprétation, au patient : à ce dernier de l'accepter, s'il le pouvait. Il voyait également le transfert comme une complication de la cure et luimême n'était d'ailleurs pas à l'abri des fausses liaisons qui sont la cause de ce qu'il devait appeler plus tard le contre-transfert du psychanalyste, car il n'était pas encore engagé très avant dans son auto-analyse. Dans ces conditions, le seul problème était de comprendre. La question de l'opportunité de parler ou de se taire ne se posait pas encore. C'est à la faveur de sa propre analyse qu'on devient capable à la fois de déceler en soi les fausses liaisons qui empêchent de comprendre et d'acquérir une certaine aisance dans la conduite de la cure, d'acquérir



Extrait de la publication